

SILENCE ET MEPRIS de la stratégie de l'araignée dans la société urbaine

Maria Couroucli, CNRS

in: Odile Cavalier (ed) *Silence et Fureur, la femme et le mariage en Grèce, les antiquités grecques au Musée Calvet*, Editions de la Fondation du Muséum Calvet, 1996 pp. 497-511.

Si tu ne fais pas l'éloge de ta maison, elle va s'écrouler sur ta tête.
(Proverbe grec)

les systèmes traditionnels de la parenté face au modèle urbain

Dans la société grecque contemporaine, comme ailleurs en Méditerranée, l'identité de l'individu est définie en premier lieu par l'appartenance à un groupe familial. Le nom et la renommée sont des concepts contigus; dire son nom c'est impliquer l'ensemble de sa famille et la réputation de celle-ci dans ses rapports sociaux.

Le terme qui signifie la famille se réfère au sens social de celle-ci : le mot *ikogenia* contient à la fois la notion de maison (*ikos*) et de lignée (*génos*) . Ainsi la famille est définie comme un groupe de parents qui portent le même nom et habitent la même maison.

Aujourd'hui encore, même au sein de la société urbaine, le groupe familial est le foyer virtuel de toute relation sociale. On ne se renseigne pas sur un individu, mais sur sa famille, et l'expression courante sur l'identité d'un étranger est éloquente: "D'où descend le bonnet de celui-ci?", c'est-à-dire "quelle est sa famille d'origine?" De même, pour affirmer que quelqu'un est un homme respectable, on évoque ses origines -- "Il est issu d'une grande lignée" (ou d'une grande maison) -- plutôt que ses vertus personnelles. Etre issu d'une (grande) lignée, c'est être descendant d'une famille prestigieuse, mais c'est aussi être un homme qui possède un réseau familial étendu, ce qui lui confère du pouvoir. Les pauvres, ainsi que les hommes sans honneur -- l'honneur (*timi*) est un capital ¹-- n'ont pas de famille, car personne ne les reconnaît comme parents. Au contraire, les riches, les puissants, sont des gens qui comptent une parentèle nombreuse, car dans ce cas tous leurs parents, même les plus éloignés, revendiquent des liens avec eux.

Les liens familiaux sont des liens sacrés, qui créent des obligations mutuelles. Ce n'est pas par hasard que les grecs cherchent à sacraliser leurs relations sociales et politiques à travers ce qu'on a appelé la parenté spirituelle (la relation entre le parrain et la famille de l'enfant, entre le témoin au mariage et le couple des mariés) et que les députés, par exemple, comptent des centaines de filleuls dans leurs circonscriptions. Les liens créés au moment du baptême de l'enfant de l'électeur permettront plus tard à toute la famille de profiter de la bienveillance du "parrain" pour obtenir des postes dans l'administration, des prêts à la banque, des permis de toutes sortes. Car il est normal qu'on favorise les parents, fussent-ils spirituels, dans une société où on distingue entre les "notres" (*dhiki*) et les "étrangers" (*xeni*).

¹ Sur la notion du capital symbolique que constitue l'honneur dans les sociétés méditerranéennes, voir P. Bourdieu, *Le sens pratique*, Paris, Minuit, 1980.

Dans la Grèce d'aujourd'hui, le mode de vie urbain prédomine et structure les rapports socioculturels, mais il s'agit d'une évolution récente. En deux générations, la population urbaine du pays a doublé et Athènes a drainé l'essentiel de l'exode rural - un grec sur trois habite aujourd'hui la capitale, tandis qu'en 1940 les Athéniens représentaient 15% de la population. Conséquence de cette urbanisation tardive et massive, le tissu urbain contemporain est constitué pour une très grande partie de populations originaires des communautés rurales. Il s'agit d'un milieu hétéroclite, où les normes ne sont pas toujours partagées, où les formes de sociabilité sont nouvelles pour tous et les questions d'adaptation se posent autant pour les nouveaux-venus que pour les autochtones, dans une ville qui est en train de se transformer à une cadence effrénée.

Les relations entre parents et alliés, les stratégies matrimoniales qui se développent en ville et notamment à Athènes relèvent souvent et encore des systèmes traditionnels des communautés d'origine des populations urbaines. Ainsi, par exemple, l'évolution des pratiques dotales dans la capitale porte encore la marque des traditions des îles de la mer Egée, où la maison familiale est une propriété féminine. En ville, la dot (*prika*) constitue l'enjeu principal des alliances matrimoniales. Pour bien marier une jeune fille, il faut lui procurer une maison en dot et souvent tous les membres de la famille se mettent à contribution. Dans le schéma classique des années d'après-guerre, le frère part travailler à l'étranger ou s'engage à la marine marchande pour pouvoir doter sa sœur avec un logement urbain. Comme plusieurs années d'effort sont nécessaires avant d'accumuler le capital nécessaire, cette situation aboutit à des mariages tardifs, jugés comme un moindre mal dans une société qui considère le célibat comme une malédiction.

Schématiquement, **trois systèmes traditionnels de la parenté**, correspondant à trois types de communautés rurales, se retrouvent en "cohabitation" dans les grandes villes: le système des communautés des petits exploitants agricoles, celui des pasteurs du continent et, enfin, celui des marins des îles.

Les **communautés villageoises des petits agriculteurs**, qui constituent de loin le type d'organisation sociale le plus répandu avant l'urbanisation massive du pays, sont des sociétés à caractère lignager. Ici, les hommes consanguins constituent le groupe social de base, le nom, la terre et la maison familiale étant transmis en ligne masculine. En règle générale, ce groupe d'agnats qu'on appelle *soī* ou *génos*², selon les régions, regroupe les descendants d'un ancêtre commun à la troisième génération ascendante. Les femmes sont des étrangères en puissance, destinées à quitter leur famille d'origine pour habiter auprès de la famille du mari. Au moment du mariage, elles reçoivent une dot, qui comprend un trousseau et un lot de terre d'une valeur beaucoup moins importante que la part d'héritage de leur frère. L'organisation de l'espace villageois est la conséquence de ce système, les quartiers du village étant des lieux de résidence d'hommes apparentés, notamment les frères et les cousins partilineaires, portant le même nom de famille.

Dans ce système, les hommes naissent et meurent au sein du même groupe familial et la solidarité entre hommes consanguins est la règle dominante. Il en est tout autrement pour les femmes, dont l'identité sociale se définit par rapport aux hommes qui ont le pouvoir sur elles. Jusqu'au mariage, une femme est la fille d'un tel, ensuite elle devient l'épouse d'un tel. La forme grammaticale des noms de famille en grec est révélatrice de ce sens social: au masculin, c'est Monsieur **le** Petit (*O Kirios Micros*), tandis qu'au féminin, cela devient Madame **du** Petit (*I Kiria Microu*).

² *Soī*, du vocable turc qui désigne la lignée, *génos* du mot grec qui signifie la même chose.

Deuxième système traditionnel, celui des **pasteurs du continent**, des transhumants pour la plupart jusqu'à la seconde guerre mondiale. Ici c'est la famille étendue qui est la règle: les fils mariés restent ensemble et vivent avec femmes et enfants dans la même maisonée. Au moment du mariage, les femmes intègrent la maisonée du mari, et se placent sous la dépendance de la belle-mère: c'est elle qui gère la maison, aidée par ses brus. Les fils exploitent collectivement le patrimoine familial --troupeaux et droits de pâturage-- et la dot des femmes se limite à un trousseau, parfois enrichi de pièces d'or. La jeune mariée apporte de quoi équiper sa cuisine, de s'habiller et de faire dormir sa famille: dans son bahut en bois sculpté il y a des plats, des pots et des casseroles, à côté des couvertures de laine, des draps, des chemises et du costume d'apparât. C'est celui-ci qui est parfois décoré avec des pièces d'or, seule fortune de la bru.

Dans les îles de la Mer Egée, enfin, chez **les communautés des marins pêcheurs**, les hommes règnent en mer mais ce sont les femmes qui sont maîtres sur terre; les uns possèdent les bateaux, les autres les maisons familiales. C'est le mari qui vient habiter chez sa femme au moment du mariage et dans les quartiers des villages se sont les femmes apparentées entre elles qui habitent à proximité. Dans cette tradition; aucune femme ne peut se marier si elle ne possède pas une maison, et les familles qui ont plusieurs filles - et qui se trouvent donc dans l'obligation de donner une maison à chacune - sont considérées comme "maudites". Dans la littérature néohellénique Papadiamantis (*Les jeunes filles et la mort*, Paris, La Découverte) a dénoncé avec rage cette malédiction qui frappe les sociétés égéennes.

*

A l'ère de l'exode rural, d'une mobilité sociale rapide et, surtout, d'une réalité démographique moderne, les structures traditionnelles s'érodent. En effet, les systèmes traditionnels reposaient sur une pyramide des âges de type pré-industriel, c'est-à-dire sur une population jeune dans sa grande majorité. Ainsi, lorsque les fils héritaient leur part de patrimoine à la mort de leur père, cette transmission intervenait très tôt dans le cycle domestique. Au XIXe siècle, un homme sur trois n'avait plus de père en vie le jour de son mariage et les jeunes ménages étaient le plus souvent indépendants, le mari héritier et la femme dotée.

Au XXe siècle, et surtout après la guerre, la mortalité chute considérablement, et les familles devenues nombreuses ont de moins en moins de terre à transmettre à leurs descendants. Les grands mouvements de migration vers les villes ou l'étranger qu'on constate dès les premières décennies du XXème siècle ne sont pas étrangers à une situation difficile à vivre dans les campagnes où les règles traditionnelles de l'héritage empêchent les jeunes couples d'être indépendants pendant les premières années de leur vie matrimoniale. Les filles reçoivent toujours leur dot au moment de leur mariage, mais les fils héritent beaucoup plus tard, souvent lorsque leurs propres enfants sont en âge de se marier. Les hommes dans la force de l'âge avec une famille à nourrir ne veulent plus rester au village en attendant la mort du père.

Les villes, et surtout Athènes, drainent ces vagues migratoires dans un tissu urbain hétéroclite, où les trois systèmes traditionnels d'héritage et de résidence s'accommodent tant bien que mal. Arrivés en masse dans la capitale, les fils de marins continuent à appliquer leur système d'héritage et leur division sexuelle de travail et dès l'entre-deux guerres, c'est le système égéen, plus adapté au mode de vie urbain, qui s'installe comme la norme. L'espace domestique devient féminin à double titre: d'une part le domicile familial constitue la dot que la femme apporte au mariage et d'autre part les femmes mariées restent au foyer pendant que les hommes travaillent au dehors. L'organisation égéenne de l'habitat, dominée par des groupes de femmes apparentées, devient celle de la capitale. Le migrant-type construit en

effet sa maison par étapes; d'abord le rez-de-chaussé, qui va servir de maison familiale dans les premières années, puis un premier étage pour loger la première fille mariée, puis un deuxième, etc. En se promenant dans les quartiers populaires d'Athènes, l'œil averti reconnaît tout de suite ces constructions jamais finies, des petits immeubles construits au fur et à mesure des mariages des filles, des maisons avec des toîts en terrasses, qui attendent la construction de l'étage suivant.

Les fils d'agriculteurs du Péloponnèse ont grandi dans les quartiers lignagers de leur village, où les familles portaient le même nom et où habitaient des groupes d'hommes consanguins avec des brus venues d'ailleurs. Pour eux, l'espace urbain structuré autour des femmes, est complètement étrange. En ville, ce sont les voisines qui sont cousines et elles gèrent à la fois l'organisation domestique et la vie sociale du quartier. L'homme marié habite à proximité de ses beaux-frères et non plus avec les membres de son lignage. Les stratégies matrimoniales se tissent aussi dans ce contexte: un bon parti c'est une fille qui offre en dot une maison, les autres sont des filles "nues". Les familles des migrants venues du continent ne peuvent que s'adapter à ce nouveau modèle, qui a tout pour gagner; il contribue à la construction urbaine et favorise des relations durables entre alliés. Plusieurs entreprises sont le résultat de la coopération entre hommes qui ont épousé des soeurs et qui habitent avec leurs familles dans le même quartier, voire dans le même immeuble.

La communauté villageoise où chacun se connaît personnellement a été remplacée en ville par des réseaux de parents: consanguins, alliés et parents spirituels sont les partenaires privilégiés de la famille. Plus que jamais, la maison constitue le centre de la vie familiale; c'est là où on se retrouve entre "nous" et où les "étrangers" ne pénètrent pas. A la fois enjeu des alliances et lieu de sociabilité, la maison athénienne est aussi l'expression de l'identité familiale, non plus en tant que groupe lignager, mais surtout en tant que groupe de parents solidaires, structuré autour des liens de consanguinité féminins. L'échange de femmes unit les hommes en créant des relations qui s'inscrivent dans l'espace; les solidarités, l'entre-aide familiale, les loyautés se structurent à partir du groupe domestique. En ville, ce sont les femmes qui pensent la parenté, qui structurent l'espace et le temps familial: la sociabilité inter-familiale, la célébration des fêtes calendaires et la commémoration des morts sont des occupations féminines, autant que les travaux domestiques.

silence et mépris

Costas Taktsis est né en 1927 à Salonique, que sa famille quitte très tôt pour s'installer à Athènes, où il passe son adolescence, pendant l'occupation et la guerre civile. A partir de 1954 il entreprend un voyage qui durera 10 ans --surtout aux USA et en Australie-- avant de retourner vivre à Athènes. Il y est mort assassiné en 1988.

Ecrivain de grand talent, il a vécu en marge de la société qu'il a observé et qu'il décrit sans complaisance. Son homosexualité déclarée et revendiquée a choqué nombre de ses contemporains et de ses collègues, qui l'ont tenu à l'écart. Il a poursuivi un chemin solitaire, sans concessions. En dehors de son œuvre littéraire, il lui est arrivé de prendre la parole pour défendre les intérêts d'autres marginaux, au statut moins accepté que le sien, qu'il sut imposer : cet activisme lui vaudra des déceptions profondes. Attiré par le monde de la nuit, source

d'inspiration et promesse de plaisir, il a vécu parmi tous les dangers, dans une quête qu'il savait fatale.

Taktsis était passionné, démesuré, sans réserve. Ses textes, à travers lesquels il règle ses nombreux comptes avec la Grèce et surtout la famille grecque, sont crus et frais. Les rapports entre la mémoire, l'histoire et l'individu constituent une des préoccupations de Taktsis. Dans la saga familiale qu'est son roman *Le troisième anneau*, il fait alterner l'horreur et la douceur de vie à l'intérieur des maisons familiales. Ici, la famille grecque, source de tous les malentendus et finalement responsable de l'incapacité de l'individu de vivre heureux, en paix avec lui-même, est mise à nu: femmes monstrueuses, hommes sans volonté, petits gens de la petite bourgeoisie qui vivent "sans histoires", c'est "un livre d'un grec disant enfin la Grèce"³, pour reprendre les mots de son traducteur en français. C'est aussi l'auteur de la Grèce contemporaine urbaine, telle qu'elle s'est formée avant et après la seconde guerre, dans les deux grandes villes : Athènes et Salonique. Loin de la tradition des écrivains folkloristes et moralisants ainsi que de ceux qui défendent des causes identitaires, Taktsis se situe du côté de l'individu et de sa quête personnelle. Paradoxalement, c'est vers cet auteur rebelle et mal aimé, qui n'a jamais cherché à être le défenseur de la grécité, qu'on revient pour comprendre la Grèce.

Officiellement, bien-sûr, la société où je suis né était patriarcale. Mais ce n'était qu'une façade. Si les hommes avaient partout la préséance, ils étaient à l'image des souverains constitutionnels: de simples fantoches. S'ils s'asseyaient à table les premiers, c'était pour laisser aux femmes le temps de mener à bien leurs intrigues: "Fais bien attention maintenant qu'on se met à table, ne va pas raconter à ton père qui est venu aujourd'hui..." Les hommes avaient droit à la plus grosse part de viande, et la meilleure, au même titre que les porcs, que l'on destine à l'abattage. On leur autorisait des choses qu'on interdisait aux femmes -- que les femmes se refusaient à elles-mêmes, délibérément -- à seule fin d'éveiller en eux un sentiment de culpabilité qui en ferait des instruments dociles aux mains des femmes, et de leur donner une supériorité, une sécurité illusoires qui amèneraient plus facilement leur chute.

J'avoue que ma famille n'était pas tout à fait typique. mais s'il y avait des différences entre elle et les autres familles grecques, ce n'était sans doute qu'une question de degré. Dans la mienne en tout cas, les femmes restaient à la maison comme une araignée derrière sa toile, attendant la venue des mâles sans cervelle afin de les dévorer; et leur plaisir n'était pas dû à la dévoration, mais à cette occasion qu'elles trouvaient de se mettre en noir et pleurer.

Mais c'eût été trop beau si les choses avaient pu rester aussi simples, aussi franches que dans le cas des araignées. S'agissant d'êtres humains, ce cannibalisme devait nécessairement se sublimer, et la victime être maintenue en vie à tout prix en attendant l'androphagie rituelle. Le résultat, c'est que ces relations prenaient un caractère sadomasochiste aigu, créant un cercle vicieux que seule la mort naturelle, définitive, pouvait briser. Et puisque les hommes étaient les vrais victimes -- tout en étant les bourreaux par ailleurs, bien-sûr -- c'étaient les femmes qui se souciaient de prolonger la vie des hommes le plus longtemps possible et qui tremblaient, redoutant qu'il n'arrive malheur aux vivants et précieux supports de leur plaisir.

³ Cf. Jacques Lacarrière, *Introduction* à l'édition française du *Troisième anneau*, traduit du grec par J. Lacarrière, Paris, Gallimard, 1967.

Costas Taksis, *La petite monnaie*, Nouvelles, Paris, Gallimard, 1988, pp. 175-176.

Ce texte sur la famille athénienne et les relations passionnelles qu'elle fait naître entre hommes et femmes, est à l'image de l'œuvre de Costas Taksis: il dérange. Si on a souvent dit que ses personnages féminins (sœur, mère ou grand-mère) étaient monstrueux, c'est qu'ils vont jusqu'au bout de leur égoïsme, de leur frustration de femme citadine au foyer, de leur mépris vis-à-vis des mâles. Les femmes sont des monstres créés par une famille dévorante, étouffante, tandis que les hommes ne sont que "des figurants dans la tragi-comédie que joue presque toute famille grecque: des victimes amorphes, comiques et tragiques, de l'amour cannibale des femmes ou de leur haine corrosive".

Dans l'œuvre de cet écrivain contemporain, la famille est en effet le sujet et le lieu primordial. Il s'agit de la petite bourgeoisie d'Athènes et de Salonique, telle qu'elle a évolué pendant la première moitié du XX^{ème} siècle, avec ses femmes au foyer, "qui ont choisi le mariage comme le moins pénible des travaux" et ses maris absents le plus longtemps possible de la maison, lieu féminin par excellence.

Le choix sociologique n'est pas dû au hasard. L'auteur expliquera ailleurs que la petite bourgeoisie est le seul groupe social en Grèce qui, "a eu le temps de tracer un cercle complet et de mûrir de façon tragique". Elle représente la majorité du peuple grec, et on y retrouve une certaine conscience sociale et un sentiment de devoir, nécessaires pour la création d'un conflit tragique. La famille petite bourgeoise est en effet le témoin privilégié d'une société en pleine transition: elle prend forme pendant l'exode rural massif --en moins d'un siècle, Athènes a drainé le tiers de la population du pays-- et l'arrivée au début du siècle des réfugiés d'Anatolie "... maintenant un ouvrier ou un artisan était moins rustre que la femme du Procureur habitant la maison d'en face" (1979:156).⁴ Les personnages de Taksis font partie des urbains autochtones, du petit peuple de Salonique et d'Athènes pris dans une vie qui évolue trop vite, dans un contexte de mobilité sociale accélérée, où les valeurs sociales telles que l'honneur, la justice, la loyauté, ont laissé leur place à la loi de la débrouille; il faut s'adapter ou se terrer dans son petit confort, replonger dans sa petite misère.

Dans le monde de Taksis l'espace domestique constitue un univers structuré autour de la maîtresse de maison, où les autres femmes --filles, mères, parentes ou servantes-- ont chacune leur place et où les hommes sont tout juste tolérés, pourvu qu'ils n'interviennent pas dans l'organisation de l'espace sacré. D'ailleurs, ils n'ont pas à savoir ce qu'il s'y passe pendant leur absence :*Fais bien attention maintenant qu'on se met à table, ne va pas raconter à ton père qui est venu aujourd'hui.* dit la grand-mère à son petit-fils dans le texte cité plus haut.

La famille des héroïnes de Taksis sont des familles éclatées; les maisons des refuges pour enfants prodiges qui y habitent plus ou moins longtemps. Ainsi, par exemple, Ekavi, l'héroïne du Troisième anneau, qui vit avec sa fille et, par intermittence, son fils et son petit-fils, dans un deux-pièces-cuisine, accueille un certain temps son autre fille mariée qui vient de quitter son mari après une querelle. Au sein d'un espace aussi restreint, les disputes intra-familiales ne peuvent rester complètement privées. La vie familiale se passe en grande partie dans la cour - domaine ambigu, entre public et privé - dans un espace où le regard d'autrui, omniprésent, joue un rôle primordial dans les modalités de la sociabilité. Les règles de comportement sont en en quelque sorte imposées par le regard des autres, considéré plutôt conformiste, jugeant toute déviance suspecte et même dangereuse.

⁴ *Ma Grand-mère Athènes*, Editions Hermès, Athènes, 1979.

"... et Mme Peresiadi qui criait, sortie sur son balcon, au nom du ciel madame Prattou, que se passe-t-il, que vous a fait cet enfant, ne le battez pas ainsi, ce n'est pas bien ..." (La petite monnaie, p. 40)

Voici donc le lieu où se déroulent les drames que décrit Taktsis dans son roman "Le troisième anneau", dont les noms des personnages féminins évoquent déjà la tragédie. Les noms, l'histoire, les mythes, peuvent-ils influencer la destinée des individus? La mère s'appelle Ekavi (Hécube), comme la reine de Troie, symbole de la douleur maternelle dans la tragédie grecque. Comme son homonyme, elle verra périr ses enfants, non pas morts pendant la guerre, mais engloutis par une société sans repères et sans pitié. La fille aînée, (la belle) Hélène, quittera son foyer conjugal pour suivre son amant à l'autre bout de la Grèce. Polyxène, la cadette, suivra elle aussi la destinée de son homonyme troyenne, en se "sacrifiant" pour le bien-être de sa famille : pendant des années, elle sera le seul soutien financier du foyer maternel. Elle se mariera à un jeune médecin pour se retrouver veuve quelques semaines après le mariage, le premier jour de la guerre de 1940.

Dans le *Troisième anneau* on entend deux voix principales, celle de Nina, la narratrice, et celle de Mme Ekavi, qui lui raconte sa vie. Les femmes sont les véritables héroïnes du roman, celles qui ont la parole. Les hommes apparaissent au deuxième plan, toujours vus à travers les yeux féminins. Leurs prénoms à eux sont tous chrétiens, et leurs personnages, loin d'évoquer les héros de l'antiquité, la Grèce qui fait rêver, appartiennent à la Grèce quotidienne, héritière d'un passé plus récent et moins glorieux: hommes domestiques, pas très viriles, plutôt lâches, et parfois menteurs, mesquins et malhonnêtes. Ce sont les hommes au quotidien, vus par des femmes tragiques.

Le discours de la narratrice est celui de la femme au foyer qui n'est plus toute jeune et qui n'a plus d'illusions ni sur l'amour ni sur les vertus viriles des hommes de son entourage. Les deux amies ont connu toutes les deux l'amour passionnel pour découvrir que les hommes qui en ont fait l'objet n'en valaient pas la peine. Elles savent maintenant que dans une société où, comme dirait Jean-Pierre Vernant, "l'homme est regard"⁵ on ne doit pas trop se fier aux apparences.

Quand Ekavi, fille de bonne famille, a connu son futur époux, il était

"... fort bel homme, s'habillant de façon impeccable, comme pauvre papa: col dur, cravate argent, épingle dorée et tout le bataclan ... C'est dans cette tenue qu'il vint demander ma main à mon père. On n'aurait pu trouver sur terre un être plus dandy que lui. ... On a beau prétendre, me disait-il, que l'habit ne fait pas le moine, les yeux, en Grèce, te jugent toujours sur ta mine. Au lieu d'aller à l'Université où l'envoyait son père, il avait fait imprimer des cartes de visite avec la mention AVOCAT et passait le plus clair de son temps à courtiser les filles" (Le troisième anneau, Paris, Gallimard, 1967, p. 81).

C' était un aventurier: volontaire pendant la guerre des Balkans, il devient commerçant à Salonique puis s'occupe de politique. Il fait fortune, et au sommet de sa gloire il abandonne sa femme; il arrive même à se marier à sa maîtresse en employant des stratagèmes compliqués. Ekavi se trouve dans la rue, sans ressources et sans amis.

⁵ Voir Introduction, in L'Homme Grec, sous la direction de Jean-Pierre Vernant, Paris, Editions du Seuil, 1993, p. 19.

Ekavi a eu deux fils. Thodoros, l'aîné, devient journaliste sportif dans un quotidien de la capitale. Ekavi s'inquiète car lui qui n'avait jamais de chance avec les femmes, ne pourra pas vivre seul:

Qui sait les épreuves qu'il va rencontrer dans une ville comme Athènes! Qui lui lavera son linge, qui le lui repassera? A qui confiera-t-il ses inquiétudes? Sur qui passera-t-il ses colères? (126)

les mâles et les moins mâles

Dimitri, le fils cadet d'Ekavi, ne veut pas travailler; il fréquente le monde des petits délinquants à Salonique, se prostitue chez les moines du Mont Athos et fait souvent de la prison. Il habite chez une prostituée qui lui "boît la moelle" et va de temps en temps chez sa mère, pour lui demander de l'argent ou pour lui en prendre lorsqu'elle n'est pas là, en forçant la porte.

Ekavi se fâche avec lui, mais elle considère que ce n'est pas vraiment sa faute. Lorsqu'elle va le voir en prison, elle lui dit qu'elle "sait" que ce n'est pas lui le coupable, mais s'il est comme ça c'est la faute de son père, de la maîtresse de celui-ci et de "ce misérable destin" (*i atimi i mira*). A la police elle dira la même chose : son fils "s'est mis à fréquenter des voyous et à jouer aux cartes: voilà les coupables!" (p. 127). Elle entre ainsi dans le schéma bien classique de la chanson populaire :

*si tu es mère et que tu souffres (pour moi)
viens me voir un jour
viens avant mon procès
pleure pour qu'ils m'aquittent*

Sa qualité de mère lui permet d'accepter une série d'humiliations pour que son fils ne subisse pas les conséquences de ses actes. Elle propose sa collaboration à la police, puis se jette aux pieds d'un vieil ami procureur qui écrit une lettre à l'intention du juge. Les rôles sont bien définis. La mère doit protéger ses enfants, même si ils ont fauté, contre la société qui est par définition injuste. Le fils, lui, a le droit de faire ce qu'il veut, car il est un "homme"

"Mon voleur de fils est un homme, il a ce qu'il lui faut entre les jambes et quoi qu'il fasse, personne n'a à lui donner de leçon. " (131)

Ekavi considère en effet son fils comme un vrai homme. Sa bisexualité ne la gêne pas, ce qu'elle n'accepte pas c'est la déchéance morale, "l'argent du pêché" qu'il a rapporté du Mont Athos, ou le fait de voler les bijoux de sa sœur. Comme dira Nina plus tard, Dimitri "s'était livré à quelques saloperies sans avoir pour autant perdu sa virilité". On en déduit que celui qui assume le rôle actif dans les rapports homosexuels est toujours considéré comme mâle. Ses errances de jeunesse ne lui avaient donc pas enlevé sa qualité d'homme viril, au contraire, sa mère le considérait comme "le Don Juan de Salonique".

Dans la vie de Nina les hommes n'ont pas été à la hauteur non plus. Lorsqu'elle est jeune fille, elle tombe amoureuse d'un garçon de son âge, que la famille ne veut pas. Elle réussit d'arrêter l'affaire en accusant le jeune homme de fréquentations homosexuelles.

"S'il n'était pas intervenu, je m'appellerais aujourd'hui Mme Lachanas, je serais riche et heureuse --je le crois dur comme fer. J'aurais épousé l'homme que j'aimais et -- pardonne-moi, mon Dieu, de le dire -- je n'aurais pas mis au monde ce monstre qu'est ma fille!" (Le Troisième Anneau, Paris, Gallimard, 1981, p.55).

Sa deuxième expérience amoureuse commence à la plage du Phalère, lieu de baignade des Athéniens d'avant-guerre. Voici Photis, vu par la narratrice :

"Il était enseigne de vaisseau de marine marchande. Ses galons dorés .. le rendaient .. plus viril ... Mes amies étaient folles de lui et me regardaient avec envie. J'étais flatée qu'il m'eût préférée à toutes les autres" (ibid., p. 57)

Le mariage fut malheureux. Le troisième jour après la noce, Nina a surpris son époux dans le même lit que son frère. Elle se sépara, puis se reconcilia à la naissance de leur fille. Quelques années plus tard il mourut d'une septicémie. Les sentiments les plus puissants que Nina a éprouvé pour cet homme pendant leur vie commune était le dégoût et le mépris.

Le frère de Nina a lui aussi gâché sa vie. En effet, avant de coucher avec son beau-frère, il était connu pour avoir des tendances bizarres dès l'adolescence. Sur la même plage du Phalère où elle connût son premier mari, son frère avait déjà d'autres intérêts :

"Dinos disparaissait avec deux de ses copains pour se mêler à des gens plus ou moins louches près des cabines de bains. Que pouvait-il y faire? Dieu seul le sait!" (ibid, p. 57).

Dinos fut renvoyé de la maison paternelle après l'épisode avec le gendre. Selon Nina, c'était une erreur grave de la part de son père. Comme son amie Ekavi, elle pense que l'activité homosexuelle chez les garçons n'est ni condamnable ni irréversible.

'Ce jour marqua le début de la déchéance de Dinos, qui ne fit que s'accroître et le conduisit à sa perte. Il n'était ni le premier ni le dernier adolescent à avoir des mœurs douteuses. Peut-être ne se serait-il pas corrigé, mais jamais il ne s'en serait arrivé à une telle déchéance si papa ne l'avait chassé de la maison'. (61)

Pendant leur jeunesse, nombreux personnages masculins du roman ont des expériences homosexuelles. Un des deux fils d'Ekavi, le frère de Nina, son premier amour et son premier mari ont tous vécu des épisodes homosexuels, mais un seul a fini par devenir définitivement "pervers".

Face à tous ces hommes maudits, qui ne méritent que la pitié ou le mépris, se dresse le portrait de l'époux-type, qui prend les traits du second mari de Nina, un homme plus âgé qu'elle, aisé, sérieux et travailleur, qu'elle épousa par nécessité mais envers qui elle finit par avoir des sentiments de tendresse :

"Andonis n'était peut-être pas un amant fameux, cela n'a pas beaucoup d'importance pour une femme, mais il était un homme dans tous le sens du mot. Près de lui j'étais une petite fille dans les gros bras de son père. Sa mort était pour moi un atterissage difficile ... " (p. 250)

Tout au long du roman, Nina évoque son père en disant toujours "pauvre papa". A la maison c'était la mère, qui était couturière, qui commandait. Lui était sous-directeur du Musée Zoologique de l'Université, cultivé, gentil, effacé, l'homme que Nina a aimé le plus au monde.

une maison à soi

La narratrice du Troisième anneau, en dépit de ses trois mariages, qui la rendent plutôt atypique, est néanmoins une femme-type de la petite bourgeoisie athénienne. Elle a le sens du devoir et de la famille, et tout son art consiste à bien tenir une maison, sa maison, où les maris viennent y habiter, mais où la femme règne en maître des lieux, comme dans les îles de la mer Egée. C'est la maison qui lui donne sa raison d'être, qui lui offre aussi les conditions matérielles de son existence. Posséder une maison sert justement à garantir ce statut de femme capable de trouver un mari qui gagne bien sa vie. Le code civil en vigueur jusqu'en 1982 postulait que la dot était fixée selon la fortune et le statut social de la famille de la femme d'une part et, d'autre part, le statut social du futur époux. Un médecin valait plus qu'un employé de banque, un homme riche pouvait refuser de doter la fille qui choisissait un mari ouvrier. Le rêve de nombreuses générations de femmes a été justement d'arriver à posséder, par dot, héritage ou travail personnel, une maison, pour devenir maîtresses chez elles. Le destin de Nina est une sorte de justification de cette stratégie de la dot: elle a eu les moyens matériels et moraux de traverser le temps sans grands bouleversements, contrairement à son amie Ekavi, enfant de la fameuse mobilité sociale de la société contemporaine, qui a passé sa vie à se battre contre le "misérable destin".

Maria Couroucli, CNRS, Paris.